

## LE PETIT MANDARIN

(Suite 1).

### VII

Devant l'autel des ancêtres, un grand vieillard, l'Annamite Trân-Ba-Tho, le chef de famille, était assis. Une longue barbe blanche descendait au milieu de sa poitrine. Il portait le costume de cérémonie : la robe bleue, couleur du ciel, et la mitre noire garnie par derrière de deux bandelettes qui retombaient sur le cou.

Auprès de lui un bonze d'Annam psalmodiait à mi-voix, en tapant avec un maillet sur une noix de coco sèche. Sur l'autel, haute table de bois noir, incrustée de nacre rose, un brûle-parfums répandait des volutes d'encens. Des bananes et des oranges offertes en sacrifice garnissaient de lourds plateaux de cuivre. Dans un vase de faïence, des bâtonnets sacrés se consumaient : leurs points de braise brillaient sous la cendre grise. Les tablettes des ancêtres, rangées par ordre, portaient chacune le nom d'un aïeul gravé en lettres rouges. Sur la plupart une inscription dédicatoire :

« *Tablette de Tran-Ba-Quang offerte par son fils respectueux.* »

Appendue au mur une longue image recouverte de fumée et d'ombre représentait un dieu barbu assis entre deux divinités. Sous l'autel, dans une petite pagode en bois laqué, brûlait la lampe rituelle, celle qui ne doit jamais s'éteindre, telle la mémoire des Morts.

Derrière Trân-Ba-Tho, l'aïeul, était groupée la famille : Trân-

(1) Voy. *Mercur de France*, n<sup>os</sup> 428 et 429.

Ba-Linh, son fils; Tran-Ba-Tuong, l'aîné des petits-fils avec ses frères. Puis les femmes, les concubines, les enfants, les domestiques.

Tous ces visages recueillis indiquaient bien que l'assemblée familiale s'était réunie pour délibérer sur une grave conjoncture où l'on avait besoin du conseil de tous, des Ancêtres surtout. Un petit enfant s'approcha de l'autel et cria demandant les bananes : et une servante emporta vivement le nio (1) qui pleurait.

Tout à coup le bonze se tut. L'aïeul se mit à genoux et se prosterna longuement, pendant qu'un assistant versait dans les bols l'alcool de riz, le choum-choum des sacrifices. Un arôme pénétrant se dégageait de la liqueur limpide. Le sacrificeur répandit trois tasses sur le sol, puis il porta à ses lèvres l'essence des belles moissons, le nectar du riz.

Il semblait en buvant l'eau-de-vie légère, distillée suivant l'usage des temps anciens, avec la marmite d'argile et le tube de bambou, qu'on absorbât toutes les fleurs des champs, la brise tiède et folle, le frisson et l'âme des plantes, et tous les rayons de soleil dont s'enivre chaque jour la campagne annamite. Mais on buvait aussi l'âme des morts, couchés au milieu des rizières, sous les tombeaux en forme de sphinx.

Le vieillard s'assit ensuite sur un lit de parade, surmonté d'un large dais en bois noir où une flore et une faune fabuleuses s'émaillaient des irisations de la nacre. Deux dragons aux moustaches hérissées couraient autour du meuble relevé sur trois de ses côtés. Le lit ressemblait à un immense siège, un trône fastueux où, dans les circonstances solennelles, le chef de la famille annamite prenait place parmi la vénération de tous. Trân-Ba-Tho s'appuya contre le dos des monstres aux écailles de nacre. Et dans sa robe bleue, avec sa haute coiffure à deux étages, le vieux roi familial, encadré par le dais somptueux, semblait être devenu un dieu du Panthéon annamite, entouré de ses fidèles, priant à genoux. L'aïeul se recueillit pendant quelques minutes et évoqua la lignée des morts, la file ininterrompue des ascendants par lesquels sa race remontait aux origines du Monde. Puis, sa voix cassée devint grave, il dit :

— Une place reste vide aujourd'hui autour de votre autel.

(1) Nio : petit enfant.

Un des nôtres a manqué au devoir imposé par les coutumes, par la religion des aïeux.

Il s'arrêta. Un sanglot partit du groupe des femmes. Et après un long silence, le vieil Annamite reprit :

— Thi-Thêu s'est donnée à l'ennemi héréditaire, à l'un de ces Cambodgiens que nous haïssons de toute la force de vos vertus accumulées en nous !

« Vous êtes nos morts. Par la grâce de votre sang, aussi loin que dans le Passé vécurent des hommes, nous eûmes des ancêtres sur la Terre d'Annam. Vous êtes sages, justes et bons. La Mort, en vous ouvrant ses portes magnifiques, a rendu votre intelligence plus noble, plus sereine et plus haute.

« Je suis vieux, je vais bientôt mourir. L'an dernier, mon fils m'a offert un cercueil sculpté dans le bois le plus rare. Je m'y suis allongé pour voir s'il allait à ma mesure : il est bien. Je ne voudrais pas y dormir en laissant votre nom souillé. O mes ancêtres, vous que j'ai toujours honorés pieusement. Vous dont, depuis la mort de mon père, je célèbre le culte suivant les rites que vous m'avez transmis, conseillez-nous, venez à notre secours ; et dites-nous comment effacer la honte, comment laver le péché du sang ! »

Une larme coula de sa paupière flétrie. Un long silence régna. La fumée des parfums montait droit jusqu'au plafond, les bâtons sacrés croulaient en cendres fines. La salle entière était fondue dans une pensée commune ; il semblait que les meubles eux-mêmes, libérés des formes de la matière, prissent leur part de la douleur familiale : l'âme de la table des sacrifices, l'âme du trône, l'âme des murs, l'âme de l'image des dieux et celle du pagodon rouge communiaient avec les âmes humaines. Le Tribunal était au complet : les Ancêtres pouvaient venir !

Trân-Ba-Tho se tourna vers son fils, celui qui après lui continuerait la tradition et célébrerait à son tour le culte des morts.

— Que penses-tu ? demanda-t-il.

— Il faut punir le Cambodgien.

— Comment ?

L'Annamite réfléchit longtemps, le front baissé, et répondit :

— Je ne sais pas.

Alors le grand vieillard s'adressa à Trân-Ba-Tuông, son

préféré, celui dans lequel il se sentait revivre. Au physique, le petit-fils et le grand-père se ressemblaient : même stature, mêmes traits, même front large et obstiné. Au moral la ressemblance était encore plus complète : ils se comprenaient sans se parler, sans même se voir, une inspiration secrète joignait leurs esprits. Leurs pensées se soudaient constamment l'une à l'autre : une âme pareille battait leur sang.

— Et toi, Trân-Ba-Tuông ?

Le petit-fils releva la tête inclinée sur sa poitrine. Il était pâle, ses yeux brûlaient. Il prononça comme un arrêt :

— Il faut que l'ẽ Cambodgien meure.

— Qui versera le sang ?

— Il n'y aura pas de sang versé.

Le silence oppressait les cœurs. Un tokay (1) chanta ; un autre tokay lui répondit dans l'ombre. Le vieillard avait compté les notes.

— Chaque lézard a chanté huit fois. C'est signe de mort !

Il ajouta : — D'une double mort !

— C'est juste, attesta Tuông. Elle aussi doit mourir.

Un frisson glaça l'assistance. Des épaules de femmes frémissaient, secouées de sanglots. Et tout à coup une forme noire traversa la salle et s'abattit sur le plancher.

— Non ! non ! Pas Thi-Thêu ! Epargnez ma fille, Trân-Ba-Tho.

La voix sortait de sous les voiles et gémissait :

— Trân-Ba-Tho ! Tran-Ba-Tho ! C'est votre petite-fille ! Elle roulait vos cigarettes de ses doigts légers. Le soir, vous jouiez avec elle dans le jardin. Quand vous avez essayé le cercueil, elle plaça en riant un coussin sous votre tête ! Écoutez-moi, Tran-Ba-Tho !

Elle répétait : — Trân-Ba-Tho ! Trân-Ba-Tho ! C'est votre petite fille que vous aimez !

Le vieillard parut ne pas entendre et s'adressant à Tran-Ba-Tuông :

— Dis-nous quel genre de mort ?

— Le supplice de l'adultère.

— Qui doit l'exécuter ?

— Moi, grand-père, si vous m'en jugez digne.

— Quand cela ?

(1) Tokay : lézard, espèce de gecko, dont le cri rappelle le nom : *tô-ké... tô-ké.*

— Cette nuit. L'heure est propice : ils dorment dans la maison du bord de la rivière.

Cependant la mère continuait ses lamentations et ses plaintes et se roulait sur les nattes en arrachant ses cheveux gris. Elle suppliait, parlait aux Ancêtres, au juge impassible, à son mari, à ses fils, aux concubines, les adjurant de l'aider à sauver son enfant qu'on allait tuer. Toutes les femmes pleuraient et sanglotaient :

— Ayez pitié de Thi-Thêu, Tran-Ba-Tho.

Mais l'aïeul restait froid et muet. Alors la mère s'accrocha aux genoux de son fils, le justicier, celui qui allait exécuter la sentence dictée par les morts.

— Tu ne partiras pas ! haletait-elle. Tu me tueras avec ma fille !

Tran-Ba-Tuong, respectueux, murmurait :

— Ma mère !... ma mère ! mais il hésitait à se dégager. Que dois-je faire ? demanda-t-il à l'aïeul.

Tran-Ba-Tho se redressa. Ses yeux étaient secs. Mais on eût dit qu'il avait vieilli encore. Ses joues s'étaient creusées davantage ; son front avait grandi ; sa barbe paraissait plus longue et plus blanche. Le vieillard dominait l'assemblée. Toutes les âmes étaient absorbées dans la sienne. A lui seul il personnifiait les générations disparues dont les tablettes alignées sur l'autel disaient les noms en caractères rouges.

De son bras décharné, de sa main d'ancêtre sorti de son tombeau où il dormait depuis des siècles, l'aïeul montra la porte à Tran-Ba-Tuong et lui dit :

— Va !

Au dehors la Nuit bleue marchait sous le firmament et son manteau traînait des étoiles. Une musique au loin flottait sous les arbres intermittente et fugitive, comme un feu follet de symphonies.

## VIII

Au bord de la rive, la petite paillote cambodgienne, juchée sur de hauts pilotis, s'avancait les pieds dans l'eau. Les fenêtres s'ouvraient sur la rivière. Leurs carrés lumineux doraienl l'ombre claire, et l'haleine de la Nuit apportait comme une rumeur d'astres dans la salle ornée de nattes rouges où le

Petit Mandarin se divertissait avec Thi-Thêu, l'Annamite aux épaules d'ambre blond.

La jeune femme aux pieds du Néaï, presque couchée, éventait le Cambodgien d'une feuille ronde de palmier. Son profil se détachait sur la soie orangée d'un coussin. Le Néaï-Mâm touchait de la cithare et, pendant que sous ses doigts s'égrenaient les notes ailées, il improvisait :

La taille de ma bien-aimée  
Ressemble au palmier de l'arec.  
Elle est souple comme lui,  
Et le rythme de son allure  
Rappelle celui de la colombe  
Marchant dans la clairière de la forêt.

Le teint de mon amante a l'éclat de la topaze,  
Son buste a volé leur couleur aux mandarines,  
Et son regard plus vif que les mouettes,  
Son regard a la douceur du miel.

Le teint de ma bien-aimée ressemble à la soie cambodgienne  
Tissée avec les cocons d'or.  
Sa main est plus légère qu'un oiseau  
Et ses pieds plus petits que des coquillages,  
Ses pieds sont roux comme des sapèques de cuivre.

Le teint de ma belle maîtresse  
A la nuance des riz à la moisson,  
Et son épaule sous ma main,  
Son épaule est plus veloutée que le dessous d'une aile.

Thi-Thêu, la fille d'Annam,  
Est belle à mettre en feu et royaumes et villes.  
A chacune de ses paroles des diamants sortent de sa bouche,  
Et son rire ressemble à un jardin épanoui !

La voix de Thi-Thêu est si douce,  
Qu'on dirait qu'elle chante lorsqu'elle ne fait que parler.  
La voix de Thi-Thêu fait frissonner mon âme :  
Je tremble en l'entendant  
Comme le banyan qui frémit sous la lune.

Et son corps splendide, plus fauve qu'une peau de panthère,  
Son corps chaud, souple, odorant et brun  
M'appartient comme les oiseaux de macage ;  
Mais sa pensée m'est inconnue :  
Je connais son visage, je ne connais pas son cœur !

Il s'arrêta et laissa tomber sa cithare qui gémit.

— Mon cœur est tout à vous, Petit Mandarin, protesta la jeune fille.

— Alors, contredit-il, pourquoi refuses-tu de te laisser couper les cheveux ? Je te l'ai demandé bien souvent.

— Vous tenez donc beaucoup, fit-elle dépitée, à ce que je ressemble à une Cambodgienne ?

Il se récria :

— Non ! non ! c'est une preuve d'amour que je vous demande.

— Mais je serais affreuse avec mes cheveux coupés ras !

— Tu serais bien jolie au contraire, plus jolie que ne l'a jamais été aucune femme de nos rois !

— Oui, dit-elle, froissée, mais ce n'est pas l'habitude annamite...

A ces mots il pâlit :

— Oui, je sais ! Tu es une fille d'Annam et tu méprises tout ce qui est cambodgien.

Elle s'approcha de lui, mit sa tête sur ses genoux.

— Je vous aime de toute mon âme ! frémit-elle.

— Thi-Thêu ! dit-il en lui caressant les joues, Thi-Thêu, j'ai du chagrin.

— Ecoutez, proposa-t-elle enjouée, je vais chasser votre ennui, en jouant du *dong-cam*.

Et elle saisit une sorte de mandoline posée sur un coussin.

— Non ! non ! reprit-il, l'air sombre, tu ne m'aimes pas ! Tu ne peux pas m'aimer ! Ah ! ce rêve de l'union de nos races, comme il est loin aujourd'hui ! En dehors de notre amour, Thi-Thêu, nous n'avons pas une pensée commune.

— Petit Mandarin, s'offensa-t-elle, pourquoi parlez-vous ainsi ?

— Je pense à mon âme d'autrefois, continua-t-il, ma vieille âme cambodgienne simple et barbare ; et puis à celle que m'ont donnée les mandarins de l'Occident. Thi-Thêu, gémit-il, Thi-Thêu, nous sommes séparés par le sang de nos races.

— Nos enfants nous rapprocheront ! insinua-t-elle.

— Ah ! ne parlez plus de nos enfants ! supplia-t-il.

— Pourquoi ? fit-elle surprise.

— Parce que maintenant je me demande à qui ressembleraient nos fils. Quelle serait leur race ? leur patrie ? quels seraient leurs dieux ?

Ses yeux s'embruèrent, il cacha sa tête dans ses mains.

Thi-Thêu se releva et l'enveloppant dans ses bras :

— Ayez confiance dans la vie, dit-elle en souriant. Sait-on jamais ce qui se cache dans l'avenir des hommes ? Laissez ces vilaines pensées. Je vais vous dire « *Les dix charmes de la femme*, une des plus vieilles chansons d'Annam.

Il s'allongea sur la natte et, calmé, murmura :

— Chante, Thi-Thêu.

Elle prit la guitare à la caisse ronde et plate, chercha l'accord, tendit les cordes, et sur un ton un peu voilé, comme enveloppé de brume, elle chanta (1) :

1. Ce qui me charme d'abord en toi, c'est ta mèche de cheveux retombant en arrière, pareille à la queue du coq ;

2. C'est le sussurrement joli et l'attrait piquant de tes lèvres ;

3. C'est encore de tes joues la fossette aussi nette qu'un trou de sapèque ;

4. Ce sont tes dents si noires et si brillantes qu'elles surpassent en éclat les perles du jais ;

5. C'est aussi de ta gorge l'affleurement du couvre-sein retenu par un cordon d'amulettes ;

6. C'est l'élégance de ton chapeau de femme dont les rubans et les pompons se balancent au gré de ta gracieuse allure ;

7. C'est ta voix harmonieuse, ton jugement plein de bon sens ;

8. C'est le fard de ton visage qui à mes yeux avive encore ta beauté ;

9. C'est aussi la pensée que ma petite Em chaque nuit dort toute seule ;

10. Mais ton plus grand charme, c'est ce regard vers moi qui m'avoue ton amour.

La chanteuse se tut. Le Petit Mandarin avait séché ses larmes et souriait. Sur les cordes en boyau de buffle les doigts de Thi-Thêu continuaient négligemment leur promenade aérienne. Et, sous la caresse légère, l'âme du violon rêvait.

A ce moment, un visage se montra dans l'embrasure d'une fenêtre. Un Annamite parcourut la salle d'un coup d'œil rapide et disparut, se coulant dans une barque qui attendait cachée sous les pilotis. Dans le sampan, des ombres s'agitè-

(1) Cette chanson et celle de la mégère qui suit m'ont été communiquées par M. Martialis, greffier en Indo-Chine. Ce sont des chants populaires annamites.



rent ; on entendit des chuchotements. Puis un tokay chanta trois fois. Et tout à coup, comme à un signal, des mains s'accrochèrent au rebord des croisées. Agiles et muets, sans bruit, dix Annamites envahirent la salle de nattes rouges. Ils se rangèrent le long des murs et s'accroupirent sur leurs pieds nus.

Le violon murmurait toujours sa symphonie plaintive sous les mains d'or de Thi-Thêu. Le petit Mandarin fermait les yeux, bercé par la musique qui avait apaisé son âme. La jeune femme sentit alors son cœur oppressé, un frisson d'angoisse glaça ses veines. Elle tourna la tête, comme à un appel, et apercut, debout en face d'elle, son frère Trân-Ba-Tuông.

## IX

Le Mékong roulait son eau jaune et lente. Des flots de jacinthe aux feuilles larges embarrassaient sa marche. Le fleuve poussait devant lui ces planches vertes où des clochettes en fleurs faisaient leurs yeux d'améthyste. Le Mékong fleuri et grave s'en allait vers la mer.

D'où venait-il, le vieux géant des Eaux Courantes ? Quelles solitudes avait-il traversées ? Quels rocs effroyables avait-il bousculés avant d'arriver aux régions heureuses où l'homme peut vivre ? Quelques vieux bonzes cambodgiens dont, depuis des cycles (1), le Temps sculptait la tête et l'esprit, racontaient qu'il jaillissait des Monts du Thibet d'où il était venu amenant avec lui la race cambodgienne.

Un ermite aveugle, retiré dans les roseaux au bord de la rive, dans une pagode ruinée, lui demandait parfois :

— Vieux fleuve, tu portes en toi de terribles secrets de belles et de vilaines actions, des mystères et des drames : chacun de tes flots est peut-être un destin qui passe. Tu donnes indifféremment l'abondance et la misère et tu roules dans ta vase immonde plus d'or que n'en contiennent les trésors des Rois.

« Avant de venir au jour tu as traversé des montagnes de fer et des cirques de cuivre, tes eaux ont filtré, goutte à goutte, à travers le cœur de la Terre. Tu as suivi un chemin que nul

(1) Le cycle cambodgien est une période de douze années : l'année du Rat, du Bœuf, du Tigre, du Lièvre, du Naga, du Serpent, du Cheval, de la Chèvre, du Singe, du Coq, du Chien et du Porc.

autre n'a parcouru et tu es si vieux que tu connais la raison de toutes choses. Alors enseigne-moi le mystère du monde. Dis-moi ton secret pour qu'une minute avant que je ne meure, je possède la clef de l'Univers ? »

Mais le Mékong, vieux rouleur de races et d'étoiles, continuait sa marche paisible au son des musiques laotiennes et siamoises qui, d'une rive à l'autre, le berçaient dans son lit.

Et voici qu'après avoir passé le Laos où, dans les villages toujours en fête, les femmes portent une fleur derrière l'oreille, il avait franchi des chutes et des rapides, parmi les rochers aux têtes noires et les bancs de sable où dorment les crocodiles.

Des îles aux hautes futaies le fendaient en deux de leurs éperons de verdure. Puis le Mékong fuyait vers les forêts du haut Cambodge où vivent les panthères et les tigres, les éléphants et les cerfs.

Et tout à coup le fleuve arrivait devant Pnom-Penh la délicieuse, la Porte du Cambodge, la ville des Pagodes aux cornes d'or ; Pnom-Penh, la capitale des Quatre bras où les bakous (1) qui soufflent dans les conques marines gardent le Glaive sacré, magnifique témoin du génie de la race Khmère.

En face de la ville, le Mékong s'étendait en une immense nappe, large d'une lieue marine, et le fleuve, démêlant son écheveau de courants, jetait l'un vers le Grand Lac, sur le bord duquel Angkor est assise, et les deux autres sur la Cochinchine peuplée d'Annamites subtils, railleurs, insoucians, mais artificieux, patients et rusés, et attachés à leurs traditions comme à leur vie.

Puis tout le long de son cours, jusqu'à la mer, des buffles gris et roses paissaient les berges, les cocotiers mûrissaient leurs noix vertes, les bananiers étalaient leurs grosses fleurs rouges, les cotonniers se paraient de houppes blanches, les rivières se développaient comme des tapis qu'on déroule et les richesses de ces plaines éblouissaient les yeux.

Non loin de Sadec, des Annamites avaient installé leurs pêcheries. Des vautours roux tournaient au grand ciel blanc.

(1) L'ordre des bakous a été créé par le Roi Préa Kêtméléa, le fondateur d'Angkor. Ils appartiennent à la religion brahmanique, alors que les Cambodgiens sont bouddhiste. Les bakous sont les précepteurs du jeune Roi et les gardiens de l'épée sacrée.

Deux pêcheurs à bord d'une pirogue surveillaient un long filet qui barrait le fleuve dans la moitié de sa largeur.

— Tinh, cria-t-on tout à coup d'une barque amarrée sous un fourré de bambous, fais attention au flotteur en face de toi : le filet va céder. Et puis prends garde à ces bois qui descendent le fleuve : ils pourraient bien déchirer les mailles.

Dans le lointain on apercevait en effet une masse confuse.

Tinh mit la main sur ses yeux en abat-jour, regarda attentivement et dit à son camarade qui ramait :

— C'est un buffle mort!

— C'est un arbre déraciné, objecta l'autre, ou des billes de teck qui auront échappé aux bûcherons.

Puis après avoir mieux observé :

— Non ! on dirait un radeau avec une voile blanche !

— Ne serait-ce pas le *makoui* ? s'effraya le rameur.

— Je ne crois pas, il est à peine quatre heures. Le soleil est encore haut. Le *makoui* ne sort pas avant la tombée du jour.

— Ne t'y fie pas trop. On conte qu'un jour le *makoui* enleva à Sadec en plein midi la femme de Saou, le bijoutier !

— Gros niais ! railla Tinh, le *makoui* n'était autre que ce vaurien de Lê-van-Lê, l'amant de la jolie bijoutière. Il s'était déguisé en *makoui* pour bernier Saou qui est un simple comme toi ! On en a ri pendant huit jours. Du reste la femme est revenue quand Lê-van-Lê a eu mangé les piastres qu'il avait volées à son grigou de père.

Et pendant qu'il parlait Tinh taillait avec son coupe-coupe un morceau de bambou bien sec pour réparer le flotteur. Mais le rameur, peu rassuré malgré les explications de son camarade, ne perdait pas de vue le tas informe de bois. On distinguait vaguement une sorte de radeau surmonté d'une bannière blanche.

— C'est tout de même bizarre, dit Tinh.

De la rive on regardait aussi. La population du village était sortie des pailotes cachées sous les bananiers : les commentaires allaient bon train.

Bientôt des petites criques de la berge se détachèrent des embarcations : tout le village accourait aux nouvelles du fleuve. Les femmes arrivaient curieuses et impatientes de savoir. Elles maniaient l'aviron avec habileté, bousculant sans

façon les barques des hommes, leur coupant le chemin, accrochant en riant les embarcations voisines pour les devancer.

— Passons leur devant, Thi-Nam ! cria une jeune femme.

— Allons-y, Thi-Bay !

Les deux batelières se penchèrent sur leurs rames : les pales de bois volaient au bout des poignets nerveux.

— Nous les tenons ! constata Thi-Nam, joyeuse.

La pirogue arrivait à la hauteur d'une grosse jonque. Elle se coula le long des flancs, disparut sous les rebords et, victorieuse, se montra à la hauteur de la proue. Mais un sampan gréé d'une jolie voile en paille de riz, tendue par la brise, survint de l'autre côté, barrant la ligne ! Les femmes éperdues crièrent :

— Arrêtez-vous !

Trop tard. Le sampan aborda la frêle pirogue. Un bouillonnement, un remous, des cris aigus, des imprécations et des plaintes. L'embarcation chavirée tournait la coque en l'air. Les naufragées s'y accrochèrent et furent retirées ruisselantes, larmoyantes, pâles de peur et de colère. Leurs cheveux dénoués et collés à la figure dégouttaient d'eau. Elles s'accusaient l'une l'autre et s'imputaient l'accident, les reproches s'entremêlant de bonnes injures. Et elles prenaient l'assistance à témoin avec des mouvements de tête de provocation et de défi !

— Le diable du fleuve aurait bien dû la violer ! s'écria Thi-Nam courroucée, en désignant Thi-Bay de son index tendu.

— Il n'aurait pas voulu de toi, coquine ! riposta l'autre.

— Où est ton mari que je lui parle ?

— Où est le tien que je lui dise son fait ?

Cependant les planches approchaient. C'était un radeau aux traverses grossièrement jointes, attachées avec des lianes sur deux gros troncs de kapocs à l'écorce verte. Un homme et une femme étaient couchés côte à côte, liés avec des cordes de rotin. Les jambes, les bras et le corps étaient pris dans l'étreinte de rotin solide des ligatures. Ils étaient nus. Au bout d'une perche un carré de toile portait écrit au pinceau :

— *Ils s'appellent Thi-Thêu et Nêai Mâm. L'Annamite s'est livrée au Cambodgien. Le Tribunal des ancêtres les a condamnés au supplice de l'adultère. Poussez-les au fil de l'eau*

*s'ils échouent sur la berge. Ne leur donnez ni à boire, ni à manger.*

Les planches de supplice furent bientôt entourées par la flottille des sampans, des pirogues et des jonques.

— Tià ! tià ! criait-on de toutes parts, tià !

Sous la pression des barques qui le cernaient, le radeau se penchait tantôt à droite, tantôt à gauche. Les femmes étonnées reprenaient l'exclamation annamite :

— Tià ! tià !

Le soleil avait roussi la peau des suppliciés ; les corps étaient tuméfiés aux épaules et aux jambes, là où se nouaient les liens. La jeune fille leva sur la foule ses grands yeux de lumière. Une telle pudeur se lisait sur son visage qu'une femme prit un sac à paddy au fond d'une jonque et l'en recouvrit.

— Détachez-nous ! détachez-nous ! suppliait le Néaï Mâm. Une rumeur s'éleva.

— Il faut les secourir !

Mais un vieillard debout à l'avant d'une embarcation s'écria :

— Et la loi ? La vieille loi d'Annam ?

Thi-Thèu sanglotait : — Ayez pitié de nous !

La foule attendait émue, anxieuse. Céderait-elle à la compassion ? Ecouterait-elle plutôt la voix des âges, la tradition, le prolongement de la pensée des ancêtres ? Se laisserait-elle attendrir ? Ou violerait-elle les coutumes, ces guides invisibles que les morts tiennent du fond des tombeaux ?

La conscience des foules est passive : un rien la décide ; le premier souffle qui passe la soulève et l'entraîne avec lui. Un enfant qui pour mieux voir était monté sur les épaules de son père s'écria :

— Les Cambodgiens sont des singes noirs !

De tous côtés s'élevèrent des rires, des approbations bruyantes. Thi-Nam, la batelière, apostropha le Petit Mandarin :

— Pourquoi as-tu pris l'Annamite ? N'avais-tu pas assez des femmes de ta race ?

Cette phrase excita les esprits. De toutes les barques partirent des invectives grossières, des outrages obscènes, de basses injures. Les femmes, surtout, étaient acharnées.

— Tu méprisais donc bien les nôtres, s'écriaient-elles, en

s'adressant à Thi-Thèu, qu'il t'a fallu un Cambodgien dont nos chiennes ne voudraient pas!

Et une congai grosse et lourde, assise sur le bec d'une pirogue, entama la chanson de la mégère que chantent parfois les bouffons aux fêtes des moissons et du dépiquage des riz.

Fille, de quelle famille es-tu?

Ton couvre-sein tout troué ressemble à un crible;

Comme chaîne d'or et bijoux tu n'as que de vieilles cordes usées!

Elle ricanait, désignant de son bras court les liens d'écorce tressée qui entraient dans les chairs et faisaient saillir des bourrelets violacés. Puis elle reprenait la bouche grimaçante:

— Sur ta tête, ma chère, se dressent des cheveux pareils aux racines du bambou.

Et pour les démêler, la belle, ton peigne est un râteau!

Et la chanteuse faisait avec ses doigts écartés le geste de peigner une tignasse rebelle. L'assistance, emportée par l'entrain de la grosse mégère, éclata de rire et applaudit.

Un groupe de femmes répéta en chœur:

— Et pour les démêler, la belle, ton peigne est un râteau.

Excitée par les louanges, la congai détailla avec une verve endiablée:

— Tes dents sales rappellent les graines de la citrouille.

— Ta joue est rose comme le c... d'une marmite.

— Mais tes deux aisselles, ma chère, exhalent l'odeur suave d'un terrier de rats-musqués.

— Et tes doigts mignons ressemblent à de grosses bananes.

Le chœur reprit:

— Et tes doigts mignons ressemblent à de grosses bananes.

Alors ce fut un déchaînement de sarcasmes, de brocards, de railleries.

— Tu étais jolie, jeta une jeune fille coiffée d'un large chapeau, mais le soleil t'a donné un fameux coup de râpe!

Puis d'autres:

— Comme tu dois être heureuse auprès de ton bijou d'amour!

— Allons, caresse-le de ta main rosée!

— Ah! ah! mademoiselle a voulu pour amant une tête ronde!

— Mademoiselle aime les peaux noires!

Parfois les voix fatiguées s'arrêtaient. La tempête s'apaisait

un instant. Et les yeux de Thi-Thêu suppliaient. Pendant une accalmie on l'entendit murmurer :

— J'ai soif !

— Tiens, bois, ricana une femme, en lui jetant une flaque d'eau à la face.

— Donnez-nous à manger, pria le Petit Mandarin d'une voix épuisée.

On lui lança un poisson pourri qui traînait au fond d'une barque.

— Vous arrêtez le radeau, observa le vieillard qui tout à l'heure avait invoqué la loi. N'entravez pas l'œuvre de justice.

Lentement les embarcations se dégagèrent. De grosses larmes coulaient des yeux de Thi-Thêu, la fille splendide d'Annam.

— J'ai soif ! sanglotait-elle. Un peu d'eau ! Un peu d'eau !

— Allons, donnez-lui à boire, conseilla un cœur pitoyable.

Alors pendant que le vieil Annamite retenait le radeau avec un bambou recourbé en forme de gaffe, une petite fille sauta sur le plancher de torture. Une femme lui passa un pot de terre vernissé. L'enfant s'approcha de la jeune fille et sur ses lèvres brûlées, desséchées, elle versa l'eau fraîche et pure.

— Merci, dit Thi-Thêu. Merci ! Puis elle ajouta :

— Donne-lui à boire, à lui aussi !

— Que veut-elle ? s'enquit une femme.

Un homme qui avait entendu répondit :

— Elle demande de l'eau pour l'autre.

— Non ! non ! protesta-t-on de toutes parts. Laisse le Cambodgien, Thi-Nhiou.

Mais la fillette enjamba le corps de Thi-Thêu, s'agenouilla auprès du Néaï et, penchée sur lui, retenant l'eau de sa petite main, elle inclina le vase d'argile.

L'homme but avidement jusqu'à la dernière goutte. Aussitôt la foule retournée et émue s'écria :

— C'est bien, Thi-Nhiou. Tu as bien fait !

L'enfant était rose de confusion ; son père lui tendit la main pour l'aider à regagner sa barque.

— Ne nous abandonnez pas ! Délivrez-nous ! s'écriait le Petit Mandarin.

Déjà un mouvement rapprochait les sampans. Mais le vieillard qui avait accroché les planches dégagea la longue perche.

— Laissez-les, décida-t-il. Qu'ils suivent leurs destinées!

Et le radeau de justice s'en fut tout droit, au fil de l'eau, vers la mer. Le crépuscule parsemait de violettes les nuées du couchant. Après les colères des hommes un apaisement souverain tombait sur les eaux. Un sentiment de paix profonde élargissait les âmes. Une immense bonté s'élevait du cœur maternel de la Terre. Le Fleuve uni, calme, sans une ride déployait sa force paisible. Sur les roseaux des rives flottaient les brumes du Soir. De ses mains bleues la Nuit versait au monde la fraîcheur des étoiles.

— Les hommes sont méchants, Petit Mandarin, gémit la jeune fille.

— Ne crois pas cela, Thi-Thêu. Ce ne sont pas les hommes qui nous ont punis. Nos juges furent les coutumes violées et les traditions méconnues. C'est le sang des morts qui se venge. Je comprends maintenant combien le vieux bonze avait raison : on ne doit pas s'évader de sa race.

Le Mékong s'enfonçait dans la nuit, la nuit profonde et basse qui rapprochait de la terre le ciel d'Orient, la nuit des amants châtiés pour être sortis des cercles qui emprisonnent les groupes humains. Thi-Thêu demanda :

— Ne passerons-nous pas devant une ville où il y a des Français?

— Oui, à Mythô, nous y serons dans une heure.

— S'ils nous voyaient, ils nous délivreraient.

— Il fait nuit, Thi-Thêu, et le fleuve est si large ! Mais peut-être aurons-nous la chance de rencontrer un des navires qui vont de Saïgon à Pnom-Penh et alors, en criant bien fort...

— Oh ! murmura, Thi-Thêu, je ne voudrais pas mourir !

Toute la nuit le radeau vogua sous les étoiles.

Mais au matin, comme Vénus pâlisait au bord du ciel, la vague devint large et fouguese. Avec des éclats de tonnerre les lames se brisaient sur la côte ; le Mékong de ses bras puissants creusait son vaste estuaire : l'artère continentale ayant fini son cours vidait dans l'Océan le sang de la Terre. Pendant longtemps dans les flots de jade le Fleuve continua sa marche. Puis son onde se fondit avec les flots marins et tous les secrets de ses eaux, les mélodies des pagodes, les prières des bonzes, les rythmes des musiciens et les pensées des poètes, tous les



souvenirs et toutes les images furent jetés au mouvant oubli de la Mer.

Les vagues se réveillaient teintées encore de nuit. Mais dans le ciel des gerbes d'œillets et de roses pâles fleurissaient les jardins de l'aurore. Le matin de l'Indo-Chine, le plus beau du monde, se levait sur la Terre.

Tout à coup un flot d'écume apporta une brassée d'algues et revêtit Thi-Thêu d'un manteau vert. La jeune fille endormie dans un sommeil léthargique fut ranimée par la fraîcheur des plantes.

— Où sommes-nous, Néai-Mâm ? demanda-t-elle.

— En pleine mer, répondit-il.

Alors à voix très basse, pouvant à peine articuler ses mots :

— Qu'est-ce donc que j'entends ? Quelles sont ces voix qui chantent ?

— Ah ! murmura-t-il. Toi aussi tu les perçois les musiques divines ?

— Oui ! J'entends des sons de violons, des plaintes de cithares. Et puis comme des chants très lointains...

— N'aie pas peur, Thi-Thêu, ne crains rien ce sont les dernières fanfares ! Celles qui chantent en nous à l'heure de mourir !

Tout le jour le flot de la mer de Chine les poussa vers le large. Les rayons blancs brûlaient les lames. Les vagues, soulevées par le feu, affolées par l'incendie du Soleil, se livraient à de violents assauts. Et parfois elles assaillaient le radeau et lançaient sur le jeune couple leurs griffes acérées de colère. Le soir tomba, la douceur lunaire calma la fureur des eaux ; le couchant de sa clef d'or ouvrit de nouveau la porte aux étoiles.

— Thi-Thêu ? demanda à voix basse le Petit Mandarin. M'entends-tu toujours ?

— Oh ! oui ! soupira-t-elle. Je t'entendrai de plus loin encore.

— Me pardonnes-tu ? continua le Néai d'une voix tremblante.

— Depuis quand, frémit-elle, les femmes pardonnent-elles aux hommes. Tu es mon maître. Au moment de mourir je t'aime plus qu'au premier jour. Te rappelles-tu à la fontaine des lotus ?

— Oui, sourit-il, tu avais une robe mauve et quand je t'ai parlé tu as rougi comme une fleur de flamboyant !

— Et le jour où tu m'as donné deux tourterelles apprivoisées !

— Et quand tu chantais sur ton *dong-cam* ?

— Et la promenade que nous fîmes une nuit sur la rivière dans ton petit *sampan* ? Il y avait une jolie lune toute cornue !

— Et notre *cania* de nattes rouges !

Ils se turent dans le charme de ces souvenirs. Puis le Néaï reprit :

— Vois-tu, je ne suis pas le seul coupable. Il y a les autres... Pourquoi ne suis-je pas resté cambodgien ?

— Si tu étais resté cambodgien, protesta-t-elle, tu ne m'aurais pas aimée !

A ce moment sur l'horizon, une forme longue et noire apparut. Une étoile verte brilla, puis une étoile rouge. Ensuite des feux multiples, des grappes de lumière, des cordons étincelants, des lignes enflammées, illuminèrent la sombre masse. Le radeau descendait le flanc d'une vague face à l'apparition. Les jeunes gens considéraient stupéfaits ce palais éclatant de lumière qui marchait vers eux, porté par la mer.

Thi-Thêu éblouie demanda :

— Quelle est cette merveille ? Quel est ce rêve de fête surgi des abîmes ?

— C'est un navire, répondit le Néaï. Nous sommes sur la voie des paquebots.

Le vaisseau s'avavançait à toute allure, paré, magnifique, étincelant, couronné de fumée bleue. Sur les ponts se tenaient des femmes en robe blanche, des hommes en habit, des enfants roses aux têtes blondes et brunes.

— Ah ! s'écria le Petit Mandarin, c'est un navire français !

— A quoi donc le vois-tu ?

— C'est lui qui m'a ramené de France ! Je le reconnais bien à sa ligne. Comme il est beau !

A bord, un chœur de matelots chantait à l'avant :

De Singapour jusques à Nantes  
 Mes yeux n'ont rien vu de plus beau  
 Que notre enfant lorsque tu chantes  
 Pour l'endormir dans son berceau.

Les voix, graves et pleines, dominaient le ronflement des

hélices. Le vaisseau s'avancait haut et splendide, vrai souverain de la Mer. Le radeau des premiers âges allait droit sur lui, poussé par la houle. Emportés par l'admiration, les jeunes gens avaient oublié leurs souffrances.

— N'est-ce pas, Thi-Thêu, s'écria le Petit Mandarin enthousiasmé, qu'il est magnifique, le navire sur lequel j'ai voyagé ?

— Il ressemble à la grande Pagode de Pnom-Penh ! dit-elle, éblouie. Mais ils vont peut-être nous sauver !

Et tous deux crièrent :

— Au secours ! au secours ! Ayez pitié de nous !...

Le plancher de supplice arriva sous l'avant près des ancres et glissa le long des hauts bords. Un matelot poussa l'appel de détresse :

— Des hommes à la mer !

Des formes blanches et noires se penchèrent. Un officier cria :

— Ce sont des naufragés !

Le commandant donna des ordres brefs. Des sonneries retentirent. Mais il faut longtemps pour arrêter un navire en marche.

Le radeau fut emporté dans le tourbillon des hélices, happé et entraîné dans la révolution des ailes sous-marines. Le monstre d'acier saisit les quatre planches assemblées avec les lianes de la forêt cambodgienne. Et le Petit Mandarin et Thi-Thêu, la fille des ancêtres, disparurent dans les profondeurs vertes.

Le grand courrier des mers élevait au-dessus des flots sa poupe formidable et fuyait vers l'Orient.

RICHARD BOURDET.